Rhétorique de l'objectivité et présence de l'auteur dans l'écriture en sciences sociales

Le cas de l'Hébreu

*Objectivity Rhetoric and the author's presence. Social Science Discourse as a
'case in point'*

Zohar Livnat

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7924>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7924

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2006

Pagination : 95-121

ISBN : 978-2-86480-869-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Zohar Livnat, « Rhétorique de l'objectivité et présence de l'auteur dans l'écriture en sciences sociales », *Questions de communication* [En ligne], 9 | 2006, mis en ligne le 30 juin 2006, consulté le 19 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7924> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7924

ZOHAR LIVNAT

Département de Langue hébraïque
Université Bar Ilan, Ramat Gan
Zohar@livnat.co.il

RHÉTORIQUE DE L'OBJECTIVITÉ ET PRÉSENCE DE L'AUTEUR DANS L'ÉCRITURE EN SCIENCES SOCIALES. LE CAS DE L'HÉBREU

Résumé. — L'article propose une analyse discursive de textes scientifiques parus en hébreu dans une publication consacrée aux sciences sociales. Il identifie les bases linguistiques qui construisent le ton impersonnel du texte et la langue objective, tous deux visant à produire une impression de séparation entre le chercheur et la recherche, ceci afin d'affaiblir la présence de l'auteur. Les formes impersonnelles et l'utilisation de la première personne du pluriel induisent, chez le lecteur, un sentiment de coopération avec l'auteur, et un plaisir intellectuel à la lecture du texte et du raisonnement. Un climat de connivence qui ne peut que contribuer à l'acceptation de la thèse présentée. En apparence, les procédés discursifs sont en opposition avec la mise en valeur du chercheur qui souhaite construire son *ethos* et convaincre. Mais, nous verrons que la stratégie d'objectivité contribue, de fait, à mieux établir l'*ethos* du chercheur, car ce dernier est présenté comme hautement professionnel et maîtrisant les normes de la communauté scientifique à laquelle il s'adresse.

Mots clés. — Objectivité, textes scientifiques, *ethos*, hébreu.

Depuis quelques décennies, l'écriture scientifique en tant qu'instrument de persuasion a fait l'objet de recherches, entre autres par des sociologues de la science, des philosophes et des linguistes. Si l'on considère qu'un texte fait partie de la scène sociale, son écriture est un processus social, dans le sens où il est le moyen par lequel l'auteur et le lecteur entrent en relation et qu'un rôle lui est attribué dans un environnement donné (Hunston, 1993). Le rôle d'un article scientifique est de participer au processus par lequel les idées d'un groupe de chercheurs seront présentées, acceptées puis intégrées au réservoir de connaissances générales du groupe social (Latour, Woolgar, 1979). Notre hypothèse est que le discours scientifique est argumentatif et qu'il a pour objectif de convaincre la communauté scientifique d'accepter des nouvelles connaissances. Celles-ci pourront alors trouver leur place dans le « corpus de connaissances scientifiques » de la base de données regroupant les « preuves » sur lesquelles il y a consensus au sein d'une communauté disciplinaire spécifique (Latour, Woolgar, 1979 ; Knorr-Cetina, 1981 ; Myers, 1990 ; Pera, 1994). Ainsi lorsque Ken Hyland (1998 : 25) déclare que si, pour l'auteur, l'objectif premier de l'article scientifique est de proposer des nouvelles thèses, il n'en reste pas moins que le chercheur mettra tout en œuvre pour veiller à ce qu'elles soient acceptées par ses homologues et ratifiées par la communauté. Quant à Susan Hunston (1994 : 192), elle propose une analyse textuelle démontrant comment chacune des parties de l'article peut être un outil de persuasion. Pour cela, elle se fonde sur le schéma structurel de l'article scientifique connu sous le nom de IMRD, en d'autres termes les sections classiques suivantes : Introduction-Méthode-Résultats-Discussion (Bruce, 1983 ; Swales, 1990 ; Lewin *et al.*, 2001). Selon ce schéma, l'introduction est chargée de persuader le lecteur que la recherche rapportée est importante et qu'elle a une valeur certaine. Puis, la section sur la méthode vient convaincre le lecteur que la recherche a été planifiée et effectuée correctement, que les sujets de l'expérience sont effectivement représentatifs des groupes auxquels ils sont censés appartenir, et que la méthode adoptée est fiable et a été appliquée sans distorsion. Pour ce qui est de la section des résultats, elle démontre au lecteur que l'approche statistique a été efficace et informative. Enfin, la discussion prouve au lecteur que les résultats obtenus sont logiques et s'harmonisent avec d'autres résultats obtenus par des recherches similaires pour former un réservoir de connaissances.

La description ci-dessus correspond tout particulièrement aux articles dans le domaine des sciences naturelles ou à des textes empiriques en sciences sociales qui adoptent le style rhétorique des rapports de recherche en sciences naturelles. Dans les autres domaines, la structure de l'article peut être plus libre, ce fait ne provenant pas seulement de la

différence entre la recherche empirique et la recherche non empirique, mais aussi de différences substantielles entre les diverses disciplines, dont certaines font l'objet d'une description plus détaillée. Charles Bazerman (1988 : 34-48) souligne qu'il y a « un univers rhétorique » stable, propre aux sciences naturelles et que c'est la raison pour laquelle les règles du jeu sont beaucoup plus claires qu'elles ne le sont dans les sciences sociales et les disciplines littéraires. Ainsi, dans ces domaines, arrive-t-il souvent qu'un nouveau sujet de recherche ne trouve pas une place bien définie dans la littérature, qu'il ne possède pas une structure connue d'avance, et que l'argumentation concernant les connaissances communes ne soient pas claires. Dans ces disciplines, il est également beaucoup plus difficile de décider quelles sont les preuves empiriques pertinentes à certaines thèses. Ces différences mises à part, il paraît important de faire ressortir les aspects communs aux différentes sciences : la carrière universitaire exige que soient produits et publiés des articles, qu'ils paraissent dans des revues ou publications lues par des collègues qui pourront les juger. Certes, la réputation du chercheur se bâtit progressivement dans le temps, grâce à son œuvre publiée, mais aussi par le nombre d'occurrences où ses écrits seront cités ou utilisés par des collègues, l'aidant ainsi à s'imposer. On peut alors dire que, dans tout texte scientifique, comprenant des rapports empiriques en sciences naturelles ou des recherches qualitatives en sciences sociales et les lettres, on trouvera des preuves langagières dont le rôle étant de faire accepter l'article pour publication par les éditeurs et de faire ratifier, par les membres de la même communauté scientifique, les arguments nouveaux qui pourront s'ajouter aux données dans le réservoir de connaissances partagées. Cet effort rhétorique se concrétise sous divers aspects, et le corpus qui utilisera ces données dans une recherche (voir *infra*) en reflètera certains.

L'article scientifique étant un produit écrit, les éléments de persuasion se caractérisent naturellement par des formes linguistiques et textuelles. Je pars donc de l'hypothèse qu'il existe un rapport direct entre les objectifs de l'auteur et la langue du texte. Les choix linguistiques, stylistiques et rhétoriques effectués par l'auteur véhiculent ces objectifs et sont choisis dans ce but. Une analyse de la rhétorique du texte doit se faire sur la base d'une observation approfondie des détails linguistiques et d'un rapprochement avec les objectifs recherchés par l'auteur. En général, de telles analyses n'ont pas été réalisées par des sociologues, anthropologistes et historiens des sciences, bien qu'ils aient excellé dans l'art de la description du texte du point de vue social (Latour, Woolgar, 1979 ; Knorr-Cetina, 1981 ; Bazerman, 1988 ; Shapin, 1984). Cependant, cela a suffi à soulever l'intérêt des linguistes à propos de ces questions et nous avons vu ainsi naître des analyses linguistiques comme celle de Susan Hunston (1993, 1994), qui a relevé les expressions

d'évaluation reflétant la position de l'auteur, ou encore celle de Ken Hyland qui s'est attachée à analyser des diverses formes linguistiques, comme des expressions de réserve (1998) ou des questions (2002b). Par ailleurs, Ken Hyland a étudié de façon méticuleuse la question de l'emploi de la première personne qui assoit l'autorité de l'auteur; dès lors qu'il lui est ainsi possible de revendiquer son statut de « propriétaire » du texte, et d'assumer la responsabilité de la thèse qu'il expose. Dans son analyse de textes scientifiques rédigés en anglais, Ken Hyland décrit principalement les conventions universitaires anglo-américaines « qui encouragent une utilisation consciente de l'identité de l'auteur pour assurer le contrôle de la conscience du lecteur vers le rôle et la perspective de l'auteur » (Hyland, 2002a : 1111). Une observation faite par le lecteur des diverses manières de s'automentionner (ce qu'il dénomme « *self mention* »), montrerait là un véritable « désir de la part de l'auteur de figurer dans son texte » en se faufilant dans la trame de son écriture (Hyland, 2001 : 224).

Toutefois, Ken Hyland (2002a : 1110) est conscient du fait que les normes qu'il décrit ne sauraient être considérées comme universelles et que des différences culturelles peuvent permettre à l'auteur d'employer des formes discursives rhétoriques et pragmatiques autres. Mon analyse ne saurait démontrer que l'hébreu possède des caractéristiques uniques car, à cet effet, il faudrait réaliser une étude comparée et systématique entre des corpus parallèles dans différentes langues. Cependant, nos connaissances sur la rhétorique du texte scientifique pourraient certainement tirer profit de la description des normes en vigueur dans d'autres langues. C'est dans cette intention que j'ai choisi de me consacrer à une description plus détaillée des moyens complexes servant à créer un ton impersonnel, tels qu'ils se manifestent en hébreu, et aux fonctions supplémentaires attribuées à l'emploi de la première personne de cette même langue.

Objectivité scientifique et impersonnalité

Selon la conception moderne, pour qu'une expérience soit considérée « scientifique », il faut qu'il soit possible de la reproduire dans les mêmes conditions et d'obtenir les mêmes résultats. Selon Karl Popper (1978), le critère de statut scientifique d'une théorie doit être fondé sur la possibilité de tester une expérience, en suivant la procédure décrite par le chercheur. Ce critère stipule que, pour qu'une supposition ou un groupe de suppositions puissent être qualifiés de scientifiques, ils devront être vérifiables. La communication originale d'une expérience ou de l'observation d'un phénomène particulier ne sera pas nécessairement la preuve de validité pour tout le monde. Par conséquent, les auteurs

doivent donner l'impression que ce qu'ils décrivent est un phénomène stable qui peut être reproduit de façon fidèle (Bazerman, 1988 : 308-310)¹. Selon la description historique de Steven Shapin (1984), les racines de cette idée remontent au milieu du XVII^e siècle dans les travaux de Robert Boyle et à son « témoignage virtuel ». Pour lui, un rapport d'expérience écrit cherche à agrandir progressivement le cercle des témoins. La façon la plus efficace de créer une « preuve scientifique » est d'obtenir le témoignage visuel du plus grand nombre de spectateurs. Ainsi les témoignages se multiplient-ils, car, de façon naturelle, seul un nombre limité de témoins peut être présent lors d'une expérience scientifique. C'est la raison pour laquelle le but d'un rapport écrit est de créer une sorte d'événement dans l'esprit du lecteur. Donc, le rapport d'une expérience doit se faire de telle sorte que l'on puisse la reproduire. Il doit également paraître écrit par un observateur non impliqué, car, en fait, seul un témoignage provenant d'un observateur objectif est digne de confiance.

Pour que l'expérience puisse être considérée comme reproductible, elle doit paraître totalement indépendante du chercheur. L'identité de ce dernier n'a aucune importance et, d'ailleurs, elle n'est pas censée exercer une quelconque influence sur les résultats de la recherche. La communication doit pouvoir avoir été présentée par n'importe quel autre chercheur. Pour parvenir à cet objectif, l'écriture scientifique s'efforce d'occulter le plus possible la présence du chercheur dans le texte. On obtient alors une langue dite « objective » qui permet aux faits de « parler par eux-mêmes ».

Mais, qu'est-ce que « l'objectivité » quand on parle du langage scientifique ? Selon Lorraine Daston (1992), il s'agirait d'une objectivité liée à l'*ethos* d'un spectateur interchangeable, non marqué par des caractéristiques individuelles comme l'appartenance nationale, une tradition scientifique particulière, ou une forme de croyance spécifique. Le spectateur idéal n'est marqué par aucun trait susceptible d'entraver la présentation des résultats d'une étude et la comparaison de ces résultats à d'autres, obtenus ailleurs et par des chercheurs différents. C'est dans ce contexte qu'il faut considérer l'effort visant à éliminer tout rappel de l'identité de l'auteur, aucune allusion à ses idées, à ses doutes ni à ses intérêts. Selon Ken Hyland, l'effet de ces moyens est de renforcer

¹ De façon surprenante, K. Knorr-Cetina (1981) a découvert que de nombreux chercheurs ne croient pas que leur recherche, telle qu'ils la présentent dans leur article, peut être reproduite à l'identique. S. Shapin (1984 : 490) lui-même, indique qu'il est quasiment impossible de réitérer une expérience à l'identique et c'est un problème que R. Boyle avait également identifié, malgré les efforts importants qu'il avait déployés pour décrire une expérience de façon que d'autres puissent la reproduire.

l'hypothèse de l'existence d'une réalité objective, indépendamment de celle du chercheur. En appliquant une procédure adéquate pour parvenir à la vérité, le chercheur est présenté comme un médiateur grâce auquel la vérité peut s'exprimer. Là réside une « fiction » (Perelman, Olbrechts-Tyteca, 1958) qui fait une distinction entre le fait ou la vérité, et le sujet les connaissant.

Il s'agit donc de créer l'impression d'un rapport objectif, caractérisé surtout par son impersonnalité. L'écriture impersonnelle est considérée comme une caractéristique évidente de l'écriture expositive, car elle concrétise la supposition positiviste qu'une recherche universitaire est parfaitement objective (Hyland, 2002a : 1095). Bien que ces hypothèses paraissent valables, particulièrement pour les textes empiriques dans les domaines des sciences naturelles, il semble que les normes linguistiques, stylistiques et rhétoriques, qui leur sont propres, aient influencé l'écriture des articles scientifiques dans les autres domaines. La question de savoir ce qu'est « une preuve scientifique » et comment une connaissance nouvelle ou une argumentation nouvelle peuvent se transformer en « preuve scientifique » intéresse les chercheurs de toutes disciplines. Pour Steven Shapin (1984 : 484), une « preuve » est une catégorie épistémologique (ou intellectuelle) et sociale, parce qu'elle est le produit de la communication. Selon la position de Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca (1958), dans la *Nouvelle rhétorique*, la preuve est attestée par la caution du public. Les chercheurs ne cherchent pas une définition de la preuve qui permettrait d'affirmer qu'une donnée est une « preuve » dans toute circonstance et sans rapport avec la position des interlocuteurs. Elle acquiert ce statut parce qu'elle a su s'imposer auprès du public. C'est pour cette raison que le chercheur qui souhaite intégrer une donnée au réservoir « de preuves » sur lesquelles il y a consensus au sein de sa communauté spécifique, doit forcer la conviction de ses collègues appartenant au même domaine.

En supposant que le choix du style impersonnel – ou d'une présentation personnelle – ait une importance portant à conséquence sur la façon dont le message sera perçu et sur ses chances de persuader (Hyland, 2001 : 211), il faudrait effectuer une observation minutieuse de ces deux formes en concurrence. Se concentrer sur le fait qu'apparaissent des formes à la première personne ne saurait, à mon sens, refléter la situation globale. Mon intention est d'analyser quelques-unes des constructions qui créent le ton impersonnel dans le texte du corpus en hébreu. Je m'attacherai plus particulièrement à déterminer si les choix linguistiques ont servi la volonté de présenter la recherche sous la forme d'un objet indépendant du chercheur, et de quelle manière. De plus, je soulignerai le rôle que jouent certaines de ces constructions pour encourager la coopération du lecteur par des actions cognitives, telles

que tirer des conclusions. Ensuite, je discuterai l'utilisation de la première personne, en particulier la première personne du pluriel, de telle sorte qu'on puisse considérer ces emplois du point de vue de la présence du chercheur dans le texte. Je mettrai en exergue le fait que la première personne ne diminue pas forcément le ton impersonnel. La première personne du pluriel, qui n'est pas toujours un rappel du chercheur, possède une signification qui dépasse la présence du chercheur dans le texte, et, souvent, cette forme joue un rôle argumentatif supplémentaire. Enfin, je traiterai de la question de la tension entre l'absence du chercheur dans le texte et la construction de l'*ethos* de l'auteur, en avançant que la langue scientifique objective peut être considérée comme un instrument d'argumentation en soi, qui permet à l'*ethos* du chercheur de se construire.

Le corpus et la méthodologie

L'étude se fonde sur une analyse linguistique de 30 articles. Nous avons choisi au hasard des exemplaires de publications, et nous en avons analysé l'ensemble des articles dont la longueur moyenne est de 18 pages. Dans son ensemble, le corpus contient 534 pages et seules celles qui contiennent un texte écrit par l'auteur de l'article ont été prises en compte, ignorant les pages de bibliographie, les annexes, et les pages de l'article contenant uniquement des bases non verbales comme des tableaux ou des graphes.

Mégamot est un prestigieux périodique israélien, consacré aux sciences du comportement et son premier numéro est paru en 1972. Il est formé d'articles dans des domaines les plus variés comme l'éducation, la sociologie, l'anthropologie, la psychologie, la science politique, l'administration, le comportement des organisations, la communication, etc. Cette publication se réserve le droit de ne publier un article que s'il est conforme aux normes les plus strictes d'écriture scientifique. Les formats qui y paraissent vont du rapport de recherche empirique, au style calqué sur celui des comptes rendus de travaux en sciences naturelles, en passant par des articles qui proposent des modèles théoriques et des articles entièrement consacrés à une analyse de fond. La plupart de ceux qui forment ce corpus se fondent sur une analyse de résultats quantitatifs, mais on trouve également des études traitant uniquement d'une méthode de recherche qualitative. Onze articles sont signés par un chercheur unique, les autres étant l'œuvre commune de deux ou trois chercheurs. Comme nous l'avons dit, les textes sont très différents les uns des autres, y compris dans leur composition : certains suivent le modèle classique IMDR, alors que d'autres se caractérisent par une structure plus souple, se rapprochant des articles littéraires. La

langue utilisée n'est pas uniforme, preuve que la rédaction du journal ne vise pas à créer un style homogène. Le corpus choisi pour cette recherche couvre une vaste gamme de caractéristiques, ce qui permettra de définir les stratégies rhétoriques diverses employées par leurs auteurs pour atteindre leur but. La méthode de recherche est surtout une analyse textuelle, mais les conclusions reposeront sur des données quantitatives.

Les moyens pour créer le ton impersonnel

Cette section présentera quelques-unes des formes les plus utilisées dans ces textes et servant à créer le ton impersonnel. En général, ce sont des constructions qui constituent une alternative à la première personne. De fait, toute construction permettant d'éviter l'emploi de la première personne est, potentiellement, un élément du ton impersonnel. Mon analyse aura pour but d'examiner la contribution de ces moyens dans la présentation de l'étude comme étant objective et indépendante du chercheur. Je montrerai que le ton impersonnel apporte un élément argumentatif supplémentaire, en ce sens qu'il invite le lecteur à effectuer par lui-même certaines des démarches logiques, comme par exemple interpréter les résultats et en tirer les conclusions. Il est évident que ces démarches ont été préalablement prévues et menées par l'auteur, mais le choix des formes linguistiques impersonnelles permet au lecteur de se sentir partie prenante de leur réalisation.

Les formes passives

Au point de vue pragmatique, la forme passive jette un voile sur l'actant et l'éloigne de la scène, tout en mettant en exergue l'action et celui qui subit cette action. La forme passive est courante dans les genres discursifs se veut objective et distante, car elle permet de présenter des idées et de décrire des processus ainsi que des résultats de découvertes sans que soit attribué à cette présentation un caractère personnel (Riley, 1991 ; Berman, 1999). En général, en hébreu, les formes passives sont moins courantes qu'en anglais (voir par exemple : Levenston, 1976). La multiplication de ces formes est surtout apparente dans les textes scientifiques et l'explication qui en est donnée est qu'il s'agit d'un calque de l'anglais. Il faut dire que les chercheurs israéliens doivent publier une grande partie de leurs travaux en anglais, ce qui nous permet de comprendre le phénomène détecté en hébreu. Pour identifier des formes passives se rapportant au thème de la présence du chercheur dans son texte, j'ai essentiellement relevé les formes passives utilisées

pour refléter une action effectuée par le chercheur. Nombreuses sont ces formes qui, par ailleurs, ne reflètent pas l'action de l'auteur, mais qui correspondent à un rappel de recherches précédentes ou de théories existantes. Il faut également prendre en considération des éléments utilisés pour ces recherches comme des questionnaires, des entretiens, des calculs statistiques. Ces étapes ne sont pas toujours réalisées par le chercheur lui-même. La forme passive permet à l'auteur d'éviter de relier ses activités à une personne en particulier.

De nombreux chercheurs ont débattu des caractéristiques linguistiques de chacune des parties de l'article, soit l'introduction, la méthode de recherche, la description des résultats, la discussion sur les résultats et les conclusions (par exemple : Heslot, 1982 ; Hyland, 1998). De fait, leurs résultats ont démontré l'efficacité d'une telle division, qui pourrait se caractériser par des nuances langagières significatives entre les différentes parties d'un article. Par exemple, Jeanne Heslot (1982) a trouvé qu'en anglais l'utilisation de la forme passive est plus courante dans les articles scientifiques et, particulièrement, dans la partie consacrée à la méthodologie. Dans notre corpus, nous avons également remarqué que dans les parties de l'article traitant de la description de la méthode de recherche, ainsi que dans celle réservée à la description de la méthodologie, aux calculs, ou à la description des résultats quantitatifs, la forme passive est très souvent employée. En comparaison avec le reste du texte, ces parties comportent un nombre très important de détails et de procédures, et le fait de devoir en débattre avec une précision maximale fait qu'il reste très peu de place pour une écriture libre. On voit qu'il y a un choix conventionnel d'expressions existantes et qui, pour beaucoup d'entre elles, sont simplement une traduction littérale d'expressions anglaises. Dans ces cas, il semblerait que l'utilisation de formes habituelles qui sont toutes impersonnelles, est apte à satisfaire l'auteur car elles permettent de décharger le texte. Toutefois, il faut commencer par expliquer le développement de ces formes conventionnelles et la question de la forme passive en particulier. En fait, il semble que cette partie du texte est le corps central où sont présentés les « faits » nouveaux formant la base des nouvelles thèses que le chercheur souhaite défendre. Il est donc particulièrement important qu'il y ait séparation entre le chercheur et la recherche, et que la présence de l'auteur soit minimisée autant que possible. Les formes passives sont un des moyens de parvenir à cet effet.

Toutefois, il est difficile de classer les textes de notre corpus d'après leurs composantes, car les articles ne sont pas tous de format unique. D'ailleurs, ils ne répondent pas tous à la construction IMRD dont nous avons parlé plus haut. Pour certains, les titres des paragraphes sont complètement différents et, souvent, plusieurs thèmes sont abordés dans

le même article. J'ai donc décidé de discuter de toutes les composantes linguistiques, non pas en fonction de leur emplacement dans l'article, mais en fonction du type d'action qu'elles décrivent. On peut penser à quelques types d'actions que le chercheur effectue et dont il est possible d'analyser la présentation dans le texte. Le chercheur effectue des opérations cognitives, dont la preuve de sa connaissance de la littérature scientifique correspondante, le choix d'un cadre théorique, la forme sous laquelle est présenté le sujet de recherche, le plan, les hypothèses, la proposition d'une interprétation des résultats et la conclusion à en tirer. Par ailleurs, il exécute des actions concrètes reliées à la recherche effective, comme la rédaction de questionnaires, leur distribution aux sujets de l'enquête, les interviews ou sondages, les calculs statistiques, etc. En outre, il rédige son article².

Ainsi des verbes à la forme passive apparaissent-ils très fréquemment quand il s'agit de décrire des actions concrètes. Dans notre corpus, 54 % des verbes passifs sont employés à cet effet. Mais ceux-ci peuvent aussi servir à exprimer des actions cognitives, des plus extensives aux plus ponctuelles. Dans presque tous les articles, il est possible de discerner une action générale que le chercheur lui-même définit en tant que fonction principale de son article (Myers, 1992), en tant qu'argument nouveau grâce auquel il espère faire accepter l'article. Ci-dessous, deux phrases qui expriment une action par l'intermédiaire de l'utilisation de la forme passive : - « Dans cette recherche a été analysé le plan-type des annonces d'emploi dans la presse et les médias, car il est censé refléter le professionnalisme des enseignants » ; - « Étant donné que dans les deux approches on ignore la victime de l'agression, un modèle hybride est proposé pour définir l'identité de l'individu dans un groupe par une action à l'intérieur du groupe ».

Pour parvenir à cette thèse générale, et souvent en deçà de cette thèse, le chercheur effectue un grand nombre d'actions supplémentaires, soient-elles concrètes ou cognitives, indiquées par des verbes passifs ainsi qu'on le voit dans les exemples suivants : - « Trois hypothèses centrales ont été analysées dans cette recherche » ; - « Le nombre des organisations qui ont été caractérisées dans le présent article va continuer à augmenter » ; - « De groupes de populations qui [...] ont été identifiés dans le cadre de ce travail ». L'emploi d'expressions impersonnelles pour indiquer des actions de ce type est digne d'attention dans le cadre des découvertes de Ken Hyland

² De façon artificielle, je considère que la personne qui a signé l'article est la même que celle qui a effectué la recherche et rédigé le texte. Il est évident que, dans la réalité, ce n'est pas nécessairement le cas et le phénomène qui consiste à apposer des noms qui n'ont pas participé à la recherche est particulièrement courant dans le domaine des sciences naturelles. Ceci concerne moins le corpus que j'ai choisi, mais on peut penser que dans toutes les disciplines, un article comportant plusieurs auteurs n'est pas rédigé par l'ensemble d'entre eux (mais par l'un d'entre eux, et non par une personne extérieure à la recherche, et dont le nom ne figure pas comme auteur).

(2002 : 1103) qui y voit une présence explicite de l'auteur, sous la forme de la première personne quand une thèse nouvelle est proposée, ce qui montre la contribution du chercheur et son engagement personnel. D'ailleurs, j'élargirai mon propos pour démontrer que ces actions sont régulièrement décrites, y compris dans les autres formes d'expression de type impersonnel qui viendront équilibrer la première personne.

Une autre opération fondamentale est l'écriture de l'article. Il est vrai que, souvent, pour des recherches qualitatives, les travaux de recherche et l'écriture du texte se font en parallèle et écrire un article signifie de fait travailler à la recherche. Toutefois, dans le corpus que nous avons choisi, on peut trouver des expressions qui témoignent que, même dans les cas de ce type, l'auteur ne considère pas toujours que les deux actions sont identiques. Par exemple, lorsque l'auteur s'excuse d'avoir dû abréger son propos à cause des limites imposées ou lorsqu'il explique que certaines parties de l'article (comme l'explication des termes qu'il emploie) ne sont là que pour faciliter la compréhension de ses travaux, il me semble juste de considérer la rédaction de l'article comme une opération séparée et différente de la réalisation de la recherche et ce, y compris pour les recherches qualitatives. Dans notre corpus, presque 18 % de formes passives (en particulier des formes passives des verbes déclaratifs) servent à indiquer cette action. Quelques exemples : - « Comme il a été dit au début de ces articles » ; - « Comme il sera expliqué par la suite » ; - « Entre les données qui ont été rapportées ci-dessus et les données du groupe nucléaire uniquement » ; - « Dans les définitions qui ont été citées jusqu'à présent [...] nous trouvons un point commun » ; - « Ci-dessous seront décrits en détail ces instruments » ; - « Ces résultats seront traités en détail par les exemples qui seront présentés par la suite ».

Si nous avons pu compter 182 formes de verbes au passif, se référant à la rédaction de l'article, nous n'avons trouvé que 50 verbes à la forme active pour décrire cette action à la première personne du singulier ou du pluriel. Cette comparaison quantitative montre bien que les auteurs d'articles font un effort certain pour présenter également l'action de rédiger dans un style impersonnel.

L'article en tant qu'action

Une autre façon d'attribuer un ton impersonnel à un article consiste à décrire les opérations effectuées par le chercheur avec des phrases à la forme active dans lesquelles le sujet du verbe n'est pas l'actant. Un phénomène particulièrement visible dans ce domaine est l'utilisation métonymique de noms communs comme « l'article », « la recherche », « l'étude », « le travail », « le débat », « l'analyse » en tant que sujets

syntactiques pour les verbes comme « traite de », « analyse », « observe », « cible », « propose la définition », « répond aux questions », qui sont tous des verbes définissant une action cognitive que le chercheur réalise lui-même. Greg Myers (1992) a identifié des formes de ce type dans les articles rédigés en anglais, tout en soulignant qu'il s'agit d'une minorité et il s'y intéresse d'ailleurs comme un phénomène marginal. Pour ce qui est des textes en hébreu que nous avons sélectionnés, ils comprenaient quasiment tous une phrase construite de cette façon (dans 24 articles sur 30). Mais ces formes se trouvent beaucoup plus facilement dans l'introduction et dans la conclusion. Par exemple : - « L'article traite du rôle de l'apprentissage de la langue hébraïque » ; - « L'article débat de la signification de ces résultats » ; - « En se basant sur l'analyse de ce cas qui a été effectuée ici, ce travail propose une perspective nouvelle » ; - « Le débat traite en particulier des comportements qui ont été présentés » ; - « L'analyse actuelle [...] s'intéresse particulièrement à cette question tout en observant les différences entre les différents domaines de l'enseignement ».

Souvent, cette construction est accompagnée d'une construction verbale modale qui présenterait l'article ou la recherche comme ayant une intention ou une volonté propres : - « Ce travail tentera de répondre à ces questions » ; - « L'étude actuelle cherche à analyser » ; - « Le critère présenté ici se propose donc de solutionner le problème de l'ancienneté des données ». George Lakoff et Mark Johnson (1980 : 33) ont considéré ce phénomène comme une métaphore de type personnification avec les exemples suivants : - « Cette théorie m'a expliqué le comportement des poulets élevés dans les usines » ; - « Ce fait conteste les théories standards ».

Selon cette approche, la raison qui pousse à l'utilisation de ce type de métaphore est qu'elles permettent de comprendre des phénomènes généraux, grâce à des termes anthropomorphiques qui sont plus facilement compréhensibles car ils rappellent notre motivation, nos objectifs, nos actions et nos caractéristiques. Selon les descriptions de George Lakoff et Mark Johnson (1980), il semblerait que la « théorie » et « le fait », dans les deux exemples précédents, effectuent une action, action qu'il nous est difficile d'appréhender et de décrire, et c'est pourquoi nous utilisons des expressions qui se rapportent à l'homme. Personnellement, je préfère le voir d'une autre façon : la « théorie » n'explique pas, mais elle constitue un cadre ou une structure de pensée que l'homme a créé et qui est à son service : l'homme pensant est celui qui explique par l'intermédiaire d'une théorie. De la même façon, aucun « fait » ne « s'élève » contre la validité d'une théorie. L'homme peut utiliser ce qui lui paraît être un « fait » pour réaliser cette action. Ainsi, dans les expressions du type « la théorie explique », l'auteur opère-t-il une séparation artificielle de sa théorie et de celui qui l'explique par son

intermédiaire. Quand cette théorie se rapporte à l'auteur lui-même, ou dans le cas d'un « article » ou d'une « étude » qui sont les produits de la création et du travail de l'auteur, les expressions du type « l'article traite de » ou « l'étude propose » ont un effet similaire. De la sorte, le chercheur sépare son travail de lui-même, le « posant » face à lui, à une certaine distance, pour lui attribuer des actions diverses qui sont en fait ses propres actions. Il me semble donc approprié de considérer ce phénomène comme un cas de métonymie et non pas de métaphore, et de considérer cet usage métonymique comme un outil ou instrument rhétorique dont l'objectif est d'occulter le chercheur dans le texte et de créer un ton impersonnel. En s'appuyant sur cette interprétation, on peut ajouter à cette gamme de métonymies des structures supplémentaires fondées sur la métonymie : « la recherche » au lieu de « chercheur » par exemple, ou « l'approche qui guide cette étude est qu'il est pertinent » au lieu de « l'approche qui nous guide [dans cette recherche] ».

L'infinitif

L'un des éléments linguistiques remarquables dans le texte scientifique en hébreu est l'infinitif. C'est là une des formes linguistiques qui ne mentionne pas le sujet de l'action. Il a tendance à apparaître dans les constructions grammaticales fixes, comme « *efshar lehasik* » (on peut en déduire). La multiplication de ces constructions dans le corpus (10 dans chaque article environ) apporte au texte un caractère général, distant et impersonnel. Ainsi 95 % de ses infinitifs décrivent une action cognitive et 5 % se réfèrent à l'acte de rédiger l'article. Une utilisation courante de l'infinitif pour indiquer des actions comme des conclusions, ou des commentaires, a pour effet de séparer l'action du chercheur, ce qui permet au lecteur de prendre une part active au processus cognitif qui se déroule dans le texte. Par exemple, dans la phrase suivante l'auteur essaie de justifier une généralisation faite plus haut dans le texte. L'infinitif « *lahto* » (tendre) indique une action effectuée par le chercheur, mais il occulte le fait tout en donnant à l'action un caractère général : « Étant donné la grande quantité de recherches effectuées dans ce domaine, souvent, il ne reste qu'à tendre à présenter les données sous forme d'une généralisation particulière ».

Dans les exemples suivants, l'infinitif incite le lecteur à effectuer une action cognitive volontaire et souhaitable pendant la lecture de l'article : - « en partant du fait que ce lien est plus puissant [...], on peut en conclure qu'une partie des sujets interrogés [...] » ; - « il est possible d'expliquer les données de façons diverses » ; - « il est possible donc d'évaluer que ces trois éléments [...] sont présents dans

le problème de la faille entre les communautés en Israël » ; - « on peut estimer l'importance des réceptions d'adieu organisées pour le départ d'un collègue si on analyse les réponses des personnes interrogées » ; - « en fonction de ces définitions, il est facile de voir qu'une erreur de mesure [...] » ; - « pour pouvoir répondre à la question posée, il faut analyser la relation entre citoyenneté et appartenance communautaire ».

Le procédé de déduction

En fait, la thèse qui se construit dans le cadre de l'article scientifique est une suite de syllogismes. Il est d'une importance fondamentale que les conclusions paraissent évidentes, ou du moins qu'elles paraissent le plus possible raisonnables ou plausibles. Le procédé de déduction peut être exprimé dans le texte par une expression linguistique sous différentes formes qui se différencient l'une de l'autre, soit par leur degré d'explicitation, soit par le rapport qu'elles ont à l'objet du syllogisme. La manière la plus explicite est lorsque l'auteur se présente à la première personne, comme sujet de l'action. Mais, cette démarche ne s'est trouvée qu'à deux reprises dans notre corpus : - « En se fondant sur les caractéristiques de ces échantillons, nous concluons que le changement d'une partie des personnes interrogées entre les dates de l'étude n'a pas eu d'incidence sur les résultats obtenus » ; - « Ainsi nous en avons conclu que l'échantillon a représenté de façon satisfaisante l'ensemble des adultes de cette institution pendant la période qui a été observée ».

Il est intéressant de noter que ces deux exemples de degré d'explicitation maximale sont reliés à une conclusion d'une importance moindre, qui ne correspond pas directement à la présentation d'une nouvelle thèse, mais qui vient seulement justifier un détail lié à la méthode de recherche. On observe un niveau moins élevé d'explicitation quand il y a une expression explicite du procédé de déduction, l'action n'étant pas rapportée au chercheur. L'expression explicite du procédé de déduction peut être obtenue par l'utilisation du mot « conclusion » qui, d'ailleurs, est assez rare dans le groupe de textes choisis : - « De cette étude quelques conclusions se dégagent » ; - « Une des conclusions que l'on peut tirer de l'ensemble de ses résultats est [...] ».

Si les conclusions ne sont pas liées au chercheur, il nous est facile de les considérer comme un objet existant en dehors d'une personne. Ainsi la distance qui se crée entre l'auteur et les conclusions permet-elle de les présenter, comme si elles étaient indépendantes du chercheur et de son point de vue ou de sa perspective. Le lecteur aura alors tendance à tirer lui-même ces conclusions au fur et à mesure de sa lecture. Nombreux

sont les verbes du raisonnement déductif et les suivre peut s'avérer une expérience particulièrement intéressante. Voyons par exemple le verbe « montrer » : « Une analyse des cas nous a montré que quand c'est l'armée qui décide [...] ».

La description complète de la situation est la suivante : le chercheur analyse les cas, et de cette analyse, il « voit » (i.e. il tire des conclusions). Ici, la construction choisie fait du sujet, non pas le chercheur, mais l'action qu'il accomplit. Son action joue le rôle nominal (« analyse ») qui permet à l'auteur d'éviter de citer celui qui la réalise. Ce nom est accompagné d'un verbe (« montrer »), alors que le chercheur apparaît comme le complément d'objet (« nous »). Le résultat en est que le procédé de raisonnement n'est pas relié de façon explicite au chercheur, malgré sa présence dans la phrase. Il convient de comparer cette construction avec une autre construction syntaxique, d'ailleurs plus courante, dans laquelle le sujet qui réalise l'action est totalement absent : « L'observation des tendances qui se dégagent des caractéristiques de l'éducation et de l'expérience a montré que ceci est courant [...] ». Ici, le chercheur n'est pas seulement placé en position syntaxique marginale mais, de fait, il disparaît complètement de la description de l'action, après que le verbe ait perdu l'un de ses compléments prépositionnels. C'est dans cette même perspective que nous pouvons analyser le verbe « mener » dans les exemples suivants, qui apparaît sous des formes différentes : - « Le cas israélien nous mène à la proposition que l'intégration n'est pas automatiquement l'adoption des principes nationaux » ; - « Le fait que les annonces contiennent des informations de différents types mène aux suppositions suivantes ».

Dans le premier cas, le chercheur, auteur du syllogisme, est le complément d'objet alors que le sujet syntaxique est un nom commun qui représente les résultats de l'étude. Dans le deuxième, l'élément se référant au chercheur a disparu, et le résultat en est que le fait de déduire ne se rapporte, alors, à personne de façon explicite. De telles formes sont très courantes parmi les textes étudiés, nous citerons des exemples de différents verbes utilisés comme prédicats dont les sujets sont des noms d'action : - « L'étude des données de l'échantillon nucléaire uniquement [...] indique une ressemblance [...] » ; - « Une analyse différentielle avec une variable réalisée suite à ce résultat a démontré qu'il y avait des différences profondes statistiquement [...] » ; - « Une observation de la partie supérieure du tableau 3 montre bien que [...] ».

Le fait de choisir un nom d'action à la place d'un verbe pour indiquer une action a une importance déterminante. Ainsi, dans l'exemple précédent, le nom d'action « observation » permet-il d'élargir le

domaine de l'agent, de manière à pouvoir y inclure le lecteur. Le verbe « montre » a, ici, une signification de déduction de conclusions : il s'agit d'une démarche cognitive que seule une observation des données permet de suivre. En quelque sorte, le chercheur qui effectue le syllogisme demande au lecteur de le suivre dans sa démarche d'observation des données. En fin de compte, cette façon de s'exprimer parvient à donner l'impression qu'il ne s'agit ni d'une action réalisée par un observateur quel qu'il soit, ni qu'elle dépend de lui, mais que c'est la conclusion qui s'impose et découle naturellement des données présentées. Une autre forme particulièrement courante fait des résultats de la recherche le sujet du verbe : - « Les résultats de la recherche soulignent l'importance de l'élément de la réalisation quand il s'agit de la fatigue du directeur » ; - « Les données ne nous montrent pas qu'il y a une disparition du fossé entre les différentes communautés sur la scène politique israélienne » ; - « Les résultats de cette recherche montrent clairement que l'agressivité n'a fait l'objet d'aucune médiation par aucune situation intérieure du sujet ».

Dans une étude consacrée aux expressions semblables en anglais, John Swales (1990 : 171) indique que, par cet effet de style, ce ne sont pas les chercheurs qui s'expriment, mais leur « *statistical package* » (ensemble statistique). La construction syntaxique figurant dans les exemples précédents reflète bien le modèle du syllogisme, dans lequel les résultats de recherches jouent le rôle des raisonnements dont découle la conclusion. Un exemple typique : « Les résultats de la recherche actuelle conduisent à la conclusion [...] ». Dans ce cas, la construction syntaxique ressemble à une construction issue du syllogisme : l'introduction joue le rôle du sujet, la conclusion celui de complément d'objet et le verbe celui du procédé du syllogisme. Dans une forme logique contraignante de ce type, il ne reste à l'observateur plus d'espace d'intervention et c'est ainsi qu'elle paraît se dérouler « par elle-même ». Dans le cadre de l'observation du développement logique du syllogisme, le verbe « apparaît » (dans le sens de « conclusion ») est particulièrement évident. Une étude des textes à ma disposition a montré une utilisation courante (42 fois) de cette forme figée du terme « *olé* » (apparaît), en particulier avant une subordonnée dans laquelle est présentée la conclusion. Par exemple : - « Il apparaît d'après le tableau que les immigrants [...] » ; - « Il apparaît par les résultats qu'une différenciation est efficace [...] ».

Plus couramment, cette forme figure pour une interprétation des données ou une présentation de résultats quantitatifs. Comme nous l'avons dit plus haut, c'est ici la partie du texte où l'on trouve le plus souvent la forme impersonnelle. Dans ce cas, le chercheur définit un espace pour que les chiffres puissent « parler par eux-mêmes », ce qui

fait que toute déviation vers une forme personnalisée ne ferait que nuire à l'impression souhaitée. L'utilisation conventionnelle de « il apparaît » répond parfaitement aux exigences d'une interprétation des résultats comme si elle n'avait pas été l'œuvre du chercheur, mais plutôt une suite logique des données. Cette forme semble indiquer une vérité qui se dégagerait naturellement de la réalité et non pas de la façon dont l'auteur la voit.

De nombreux éléments linguistiques s'unissent pour créer le ton impersonnel, et je n'ai abordé jusqu'ici que les formes les plus apparentes. D'autres moyens, non mentionnés dans cet article, sont les noms désignant l'action du chercheur, des verbes conjugués au présent atemporel ainsi que la référence au chercheur faite par le chercheur lui-même, moyennant la troisième personne du singulier. L'image qui se dégage de l'intégration de ces moyens est un effort soutenu ayant pour objectif d'évincer le chercheur du texte, comme une manière de persuader le lecteur de l'aspect « scientifique » de la recherche, et de permettre sa participation active aux processus logiques qui construisent l'argumentation. Le nombre important de ces formes dans les textes de notre corpus ne signifie pas qu'on ne trouve pas des phrases à la première personne, expression explicite de l'auteur dans son texte. La prochaine section sera consacrée à ces formes.

La première personne

En hébreu, le morphème de la première personne s'associe à trois parties du discours : les pronoms personnels comme sujet, les verbes et les prépositions. Dans certaines conditions, elle peut apparaître également avec des adverbes, des pronoms possessifs, et suffixée au complément d'objet direct du verbe. J'analyserai ici l'emploi de la première personne et son rôle dans le texte scientifique, ceci afin de montrer que la première personne explicite ne met pas automatiquement en scène la présence du chercheur dans son texte. Pour cela, il nous faut analyser en profondeur les cas divers et examiner les différences entre la première personne du singulier ou du pluriel, entre la première personne au masculin ou au féminin, etc. Une première étape sera la distinction entre la première personne du singulier et la première personne du pluriel. En effet, alors qu'au singulier le verbe indique sans équivoque le chercheur, la première personne du pluriel renvoie potentiellement à plusieurs référents. Ainsi peut-elle se rapporter au chercheur unique ou à un groupe de chercheurs qui collaborent au même article. Elle peut être inclusive (c'est-à-dire comprendre également le lecteur) et peut également se rapporter à une communauté entière dans un contexte culturel ou social.

Lorsqu'il s'agit d'un chercheur unique, ce dernier se rapportait à lui-même, soit à la première personne du singulier, soit à la première personne du pluriel. Nombreux sont les auteurs qui adoptent l'utilisation d'une première personne au pluriel pour parler d'une seule personne, certains le font de façon systématique³. La question est de savoir quel est le référent représenté par cette forme au pluriel. Dans l'exemple suivant, il est clair (par le contexte) que le référent est toujours un chercheur unique en charge de l'enquête : « Le résultat obtenu par notre analyse correspond quasiment complètement à la façon dont s'est divisé le centre ».

Alors que Ken Hyland (2001 : 217) avance que l'utilisation du pluriel – quand il s'agit d'un seul auteur – peut contribuer à faire valoir son autorité, il me semble intuitivement – en tant qu'hébreophone et en tant qu'auteur de textes scientifiques en hébreu – que l'utilisation du pluriel est une manière d'effacer la présence de la personnalité de l'auteur. Le fait de choisir le pluriel, dans ces cas-là, a pour objectif de minimiser la présence de la personnalité de l'auteur. Mais, dans d'autres cas, le référent de cette forme plurielle plus opaque peut paraître inclusive. Voyons un exemple dans un article écrit par un auteur unique. L'auteur cite un texte et y ajoute la phrase suivante qui se rapporte au texte en question : « Le texte court ouvre pour nous de nouveaux horizons pour tout ce qui concerne le monde du contenu et de la pensée pédagogique didactique d'un enseignant à tendance nationale et progressiste ». Par l'utilisation de « *lanu* » (pour nous), l'auteur invite le lecteur à s'impliquer dans le texte. La métaphore du nouvel horizon qui s'ouvre est censée refléter non seulement ce qu'invoque pour l'auteur le texte cité, mais vise à entraîner son lecteur dans sa perspective personnelle.

La première personne du pluriel pour une collaboration du lecteur

L'utilisation inclusive de la première personne du pluriel se retrouve dans les articles qui ont été écrits par un auteur unique, comme dans les articles rédigés en commun par plusieurs chercheurs. L'exemple qui suit est débattu après des extraits d'interviews qui présentaient cinq formes de réponse à une question particulière : « Les cinq voix que nous avons entendues sont d'accord sur le fait qu'Israël est le foyer national juif ». Étant donné que les extraits des interviews ont été triés et ont été

³ L'un des textes du corpus en est un exemple. Bien que l'auteur soit une seule et même personne, il n'y a pas une seule fois l'utilisation de la première personne du singulier. En revanche, nous avons identifié 22 fois la première personne du pluriel.

discutés dans l'article d'une manière qui était censée refléter cinq positions différentes, l'hypothèse de base pour les cinq chercheuses était que, non seulement, elles avaient « entendu » les cinq voix, mais que les lecteurs aussi les avaient entendues. La forme « nous avons entendu » invite le lecteur à retirer des interviews les mêmes impressions que les chercheuses. Il en est de même dans l'exemple ci-dessous : les mots « nous entendons » viennent après des citations extraites d'une interview qui s'est déroulée avec la personne dont on parle : « Dans ses propos, nous entendons les messages contradictoires qui montrent une situation d'ambivalence ».

De façon générale, les actions que le lecteur est invité à réaliser avec l'auteur, par l'intermédiaire de la première personne au pluriel, sont des actions sur deux niveaux. Au niveau apparent, il s'agit de distinguer des actions liées à la construction du texte, l'organisation des sujets et la relation entre ces différentes parties. Par exemple : « Jusqu'ici, nous avons vu que le concept d'identité communautaire est puissant ». Cet énoncé résume une idée qui fait la liaison avec l'idée suivante. Le résumé est présenté comme un résumé impartial de la part de l'auteur, comme cela aurait pu être exprimé s'il avait écrit « jusqu'ici j'ai démontré » ou « jusqu'ici j'ai prouvé ». Il en va de même pour l'exemple ci-dessous, extrait d'un article qui traite, entre autres sujets, de l'analyse de textes journalistiques. Quelques lignes de l'article sont suivies de cette phrase qui sert de préparation à l'analyse linguistique : « Analysons quelques-uns des éléments des expressions stylistiques, leurs composantes [...] ».

Le rôle des énoncés métatextuels de ce type est d'aider le lecteur à mieux comprendre la construction de l'article, mais l'utilisation de la première personne du pluriel lui permet de suivre plus concrètement la progression du raisonnement. Ces éléments sont d'autant plus significatifs qu'ils se déroulent à un niveau plus profond, celui des opérations cognitives, sollicitées pour la présentation de l'hypothèse, des généralisations, des conclusions etc. En choisissant le pluriel, l'auteur implique le lecteur dans les processus cognitifs qui permettent d'avancer sa thèse si bien que celui-ci a l'impression d'avoir effectué cette démarche par lui-même. Dans l'exemple ci-dessous, l'auteur souhaite persuader le lecteur que la démarche qu'il a décidé de suivre est efficace pour atteindre ces objectifs. En fait, le choix du groupe des mots « peut nous aider à apprendre » permet au lecteur de participer au processus d'évaluation de la qualité de la méthode de recherche et de considérer l'objectif de l'auteur (i.e. comprendre les différences entre le communautarisme « objectif » et l'identité communautaire subjective) comme sien : « Le croisement de cette réponse avec le pays d'origine des sujets interrogés [...] peut nous aider à comprendre les différences entre communautarisme « objectif » [...] et identité communautaire subjective ».

Cette participation du lecteur aux démarches cognitives ressort particulièrement dans certains articles qui ont été rédigés par un auteur unique. Par exemple, celui-ci propose un modèle pour l'identification de bandes qu'il a lui-même créées. Pour convaincre que les modèles existants sont inférieurs au sien, et que son modèle est le meilleur, il utilise un grand nombre de verbes à la première personne du pluriel⁴ qui lui permettent d'accompagner le lecteur pour l'aider à suivre pas à pas la démarche de réflexion complexe qu'il faut appliquer pour valider sa thèse : « Observons de nouveau le groupe de moines au monastère. Le groupe A-16, qui est un groupe « de jeunes Turcs », excepté le 16, forment un groupe dans laquelle chaque individu est en contact avec au moins deux autres individus du groupe. Si nous recherchons des bandes de ce type, nous découvrirons la bande A mais non la bande B, "les opposants", puisque l'individu 5 est relié uniquement à un autre individu du groupe [...] par contre, nous découvrirons une autre bande ».

Les expressions de ce type conduisent le lecteur à suivre la construction logique de la thèse de l'auteur, et les processus cognitifs qui la soutiennent. Avançons que, outre l'effet produit par ces expressions, le sentiment de connivence que créent les formes plurielles a un impact sur le processus d'argumentation. Ce sentiment de réciprocité me paraît être identique à celui qui se développe en réponse à une question rhétorique, comme le décrit Helena Halmari (2005 : 117) : elle le rapporte au lien qu'entraîne la méthode socratique qui vise à obtenir l'accord du destinataire, en l'intégrant dans le processus de réflexion. Ce sentiment a le pouvoir d'éveiller chez le lecteur un plaisir intellectuel par la lecture de l'article et par la construction d'une nouvelle thèse. À son tour, le plaisir a le pouvoir de renforcer ce lien positif avec l'article et par dérivation avec l'argumentation, ce qui augmentera les chances qu'elle soit adoptée.

En hébreu, la marque de la première personne se décline en variante féminine ou variante masculine (non marquée). Des verbes au présent, au singulier, comme au pluriel d'ailleurs, se voient suffixés de la marque de la première personne au masculin ou au féminin. Étant donné qu'en hébreu le masculin est une forme non marquée, on l'utilise pour se rapporter à un groupe d'individus qui n'est pas formé uniquement de femmes⁵. Seule cette

⁴ 14 verbes se rapportent à la fois au lecteur et à l'auteur.

⁵ Dans certains articles, on ne trouve aucune forme de la première personne du pluriel pour les chercheurs. Par exemple, dans un article rédigé par une seule chercheuse, si nous notons trois fois la première personne du singulier, il y a cependant six formes de la première personne du pluriel, et toutes se rapportent à la communauté. Dans un autre exemple qui, lui aussi, a été écrit par une chercheuse unique, on ne trouve pas une seule fois la première personne du singulier, mais en revanche trois fois la première personne du pluriel qui se rapporte, dans tous les cas, à la chercheuse et aux lecteurs à la fois, ou même à la communauté dans son ensemble.

forme permet d'apporter une interprétation qui pourra englober des individus dont on ignore le genre. Ainsi, pour que la forme plurielle qui est utilisée dans un texte scientifique soit polyvalente et pour qu'elle puisse englober les lecteurs, doit-elle être exprimée au masculin. En revanche, lorsque le verbe est au pluriel mais au féminin (cette possibilité n'existe, comme nous l'avons vu, qu'au présent), il n'y a pas d'équivoque possible. Cela peut se produire uniquement quand les auteurs des travaux de recherche sont des femmes. Notre corpus comprend sept articles de ce type, dont nous avons extrait les exemples suivants contenant des verbes à la première personne au féminin pluriel : - « Pour mieux comprendre la structure de la personnalité et de l'affectivité de l'enfant-parent, nous nous sommes appuyées sur la théorie de l'attachement » ; - « Dans cette perspective, nous ne considérons pas l'*ethos* sioniste comme quelque chose de naturel et nous ne sommes pas intéressées à vérifier si les nouveaux immigrants le vivent ».

Dans les exemples précédents, le choix de la forme féminine qui est marquée – comme nous l'avons déjà mentionné – souligne fortement la présence des chercheuses dans ce texte, à l'opposé des formes masculines, qui ne sont pas marquées et qui ne renvoient pas automatiquement à des chercheurs masculins. Quand la recherche est uniquement effectuée par un groupe de femmes, l'utilisation du masculin est univoque. Dans ce cas, il est clair que la proposition devient inclusive et qu'elle se rapporte, non pas aux chercheuses uniquement, mais également aux lecteurs comme dans l'exemple suivant : « Dans ces écoles, nous pourrions nous attendre à une ressemblance avec les petites annonces ».

Ici, l'action cognitive de « s'attendre à » (*tsipia* : une prédiction) est présentée comme si elle n'avait pas de rapport uniquement avec les chercheuses, mais comme si elle englobait aussi le lecteur. Quand la prédiction ne se réalise pas (ce qui nous est suggéré par l'utilisation de la construction modale « *hainou metsapim* » – on aurait pu s'attendre), le lecteur est censé ressentir le même étonnement que les auteurs, des femmes en l'occurrence. Le masculin pluriel à la première personne permet donc au lecteur de prendre part au processus cognitif qui est à la base de la recherche : la formulation des hypothèses et la comparaison de celles-ci avec les résultats. Dans deux autres articles rédigés par des femmes, nous avons trouvé un verbe au présent et au pluriel sous sa forme masculine : « Dans ce cas également nous voyons que (*anou édîm*) ce phénomène ne fait que s'amplifier ces dernières années ». Dans ces cas, il est possible que la forme au pluriel ne se rapporte pas uniquement aux auteurs femmes et aux lecteurs, mais plutôt à une communauté entière de scientifiques ou, peut-être, dans le cas présent, à la société israélienne, témoin par conséquent des phénomènes décrits.

La première personne du pluriel pour refléter une communauté

Dans un article qui traite de l'adaptation affective et sociale chez les adolescents pour lesquels les rôles dans la famille ont été inversés, on trouve la phrase suivante : « Ainsi, les résultats des interviews [...], montrent bien que les enfants [...] tentent de conseiller, de consoler, de calmer et surtout de faire plaisir aux parents, bien plus les comportements habituels dans notre société ». La première personne du pluriel à laquelle fait allusion « dans notre société » inclut clairement non seulement les chercheurs (chercheuses dans notre cas particulier), les lecteurs, la communauté scientifique, mais bien tous les membres de cette même société. Dans deux autres articles du corpus qui traitent de phénomènes socioculturels importants, on note une utilisation fréquente de ce type de forme, de ce pluriel qui renferme toute une communauté. Dans un article traitant des entreprises virtuelles commerciales sur l'internet, 8 des 25 fois où figure la première personne correspondent à des formes culturelles : « Les innovations technologiques modernes nous font vivre tous dans un pays des merveilles dans lequel nous devons nous adapter rapidement à de nouveaux critères de temps, d'espace bien différents de ceux auxquels nous étions habitués ». Dans un autre article qui traite de l'enfance dans notre société actuelle, article qui a été rédigé par une chercheuse, les nombreux emplois de la première personne du pluriel sont de ce type : « Ce sont des tendances auxquelles non seulement nos enfants, mais nous-mêmes, adultes, devons nous adapter ».

Nous avons trouvé un cas particulièrement intéressant, dans un article qui traite de la créativité et de la façon de la mesurer : « Un autre exemple est celui de la devinette bien connue : « comment peut-on avec six allumettes construire quatre triangles équilatéraux ? ». La solution constitue une nouvelle règle [...] parce que notre connaissance de « la devinette aux allumettes » crée un contexte de travail à deux dimensions et en général on cherche une solution dans un espace de ce type ». Dans « notre connaissance », le référent de la première personne est plus opaque, car on ne peut pas dire si la première personne se rapporte ici aux membres d'une culture ou d'une communauté particulière. On peut seulement affirmer qu'elle se rapporte au groupe « des individus qui connaissent la devinette des allumettes ». C'est de cette façon qu'il faut comprendre le verbe « on cherche » dans la dernière phrase. Le sujet est donc toute personne qui connaît la devinette des allumettes et qui a eu à résoudre le problème. La discussion précédente montre que l'utilisation de la première personne du pluriel occupe plusieurs fonctions qui ne sont pas liées à la mise en valeur de l'individu. La première personne du pluriel ne

représente pas toujours les chercheurs. Cette forme ne saurait donc être considérée comme une opposition au style impersonnel. Parmi 394 emplois de la première personne du pluriel, 66 (soit 16,5 % du total) ne se rapportent pas seulement aux chercheurs⁶. Quand ils se rapportent au lecteur ou à la communauté, ils créent le sentiment d'une collaboration, d'une solidarité entre l'auteur et son lecteur, toujours à but persuasif.

« Le chercheur invisible » et la question de l'*ethos*

L'association des moyens décrits dans les paragraphes précédents montre que même si le chercheur n'est pas complètement absent des textes analysés, on y remarque un effort particulier pour signaler l'objectivité. Les procédés choisis à cet effet évitent une implication du chercheur dans sa recherche et créent des distances entre les deux, donnant l'impression que « les faits parlent d'eux-mêmes », notamment de l'invisibilité du chercheur. Ainsi ressentons-nous une certaine tension entre « un chercheur invisible » et la nécessité pour lui de construire son *ethos* de façon à ce qu'il puisse atteindre ses objectifs. Aristote décrit le concept d'*ethos* comme l'un des moyens de persuasion que doit apporter le discours. Pour le philosophe, l'*ethos* est la construction par le locuteur de sa propre image morale dans les discours et, surtout, un puissant moyen de persuasion. Toujours selon Aristote, convaincre grâce au caractère de l'orateur est efficace car les choses dites par ce moyen le rendent digne de confiance et ses paroles fiables. Pour ce qui est de l'écriture scientifique, nous pouvons identifier l'*ethos* grâce à la crédibilité du chercheur et à la position qu'il occupe au sein de la communauté scientifique. La qualité identifiée par Tony Becher (1981 : 118) comme étant commune à tous les chercheurs dans toutes les disciplines est la tendance à rechercher la notoriété au sein de leurs pairs. L'hypothèse de base est que plus l'*ethos* de l'auteur est construit et solide, plus il aidera l'auteur à être reconnu par la communauté scientifique et plus les chances de ce dernier grandiront de voir ses nouvelles théories avalisées.

⁶ Dans certains articles, nous n'avons pu identifier aucun cas de première personne du pluriel pour les auteurs. Par exemple, dans un article rédigé par une chercheuse, il y a trois instances de verbes à la première personne du singulier, mais six cas de première personne du pluriel, et tous se rapportent à la communauté entière. Un autre article, également rédigé par une femme, ne présente aucun exemple de première personne du singulier, et trois fois, la première personne du pluriel se rapportant toujours à la chercheuse et aux lecteurs à la fois ou à toute la société.

Selon la description de Ken Hyland (2001 : 217), le moyen fondamental est l'emploi de la première personne pour mettre en relief la personnalité de l'auteur. La première personne permet à celui-ci de présenter une position personnelle et de démarquer son travail par rapport à ceux de ses collègues. Toutefois, je me suis fixé ici comme objectif de diminuer l'importance et la présence directe de l'auteur du texte, en choisissant d'identifier les formes par lesquelles il peut proposer sa thèse, sans qu'une présence directe ne soit sensible. De fait, cette présence n'est pas la seule façon de construire l'*ethos* du chercheur. Toujours selon Ken Hyland (2001 : 209-210), l'effet de persuasion est atteint par un équilibre entre deux dimensions différentes de l'autorité : l'autorité tient aux qualités de l'auteur, certes, mais aussi à son appartenance à la communauté scientifique où il peut, entre autres éléments, être évalué en interne.

Comment indiquer l'appartenance à la communauté ? Plusieurs méthodes s'offrent au chercheur. Par exemple, une liste de textes d'autres chercheurs peut mettre en relief son autorité dans la discipline en question, ce qui, dans les termes de John Swales (1990), s'appelle créer un espace de recherche qui sert à définir le territoire dans lequel s'inscrit la recherche, tout en soulignant son importance. De cette façon, l'argumentation se rapporte au *logos*. Montrer une vaste connaissance de la littérature scientifique et faire valoir ses capacités de jugement, de critique et d'évaluation apportent un élément argumentatif supplémentaire permettant de renforcer l'image d'un chercheur professionnel brillant, au fait des derniers développements dans son domaine.

En se pliant aux normes en vigueur dans sa communauté scientifique, il peut aussi se construire son *ethos*. Avançons la thèse qu'il n'existe pas de contradiction entre le ton impersonnel objectif et la construction de l'*ethos* du chercheur. Bien au contraire, la stratégie de l'objectivité est un outil qui sert indirectement à établir l'*ethos* du chercheur, car elle présente celui-ci comme un professionnel, qui domine parfaitement les normes et conventions de la communauté scientifique à laquelle il s'adresse. En effet, la langue objective n'est qu'une convention linguistique, qui ne s'apprend qu'avec des années d'études universitaires. Il s'agit d'une compétence stylistique qui est le fruit d'une lecture abondante de textes écrits dans ce style. Ainsi peut-on avancer que l'utilisation d'une langue objective est un moyen de persuasion de grande valeur, qui contribue à la fois à l'acceptation de l'article dans la revue scientifique ainsi qu'à celle des thèses soutenues par la communauté des chercheurs. Finalement, je dirais que l'écriture scientifique utilise la stratégie de l'objectivité, non seulement parce que c'est le style consacré de l'écrit scientifique, mais parce qu'il s'agit de la stratégie la plus apte à servir les objectifs de l'auteur.

Conclusion

Dans cette contribution, ont été considérées les formes discursives personnelles et impersonnelles comme deux formes de discours se faisant concurrence et visant toutes deux à offrir une image plus riche des fonctions argumentatives diverses qu'elles remplissent. A été montré que la présence de la première personne est investie d'une signification qui dépasse le rôle attaché à la présence du chercheur dans le texte. Du point de vue argumentatif, celle-ci permet de séduire en faisant naître, chez le lecteur, la volonté de coopérer et de se sentir solidaire de l'auteur. Par ailleurs, ce même sentiment de collaboration est le résultat du ton impersonnel qui sollicite le lecteur, lui-même n'hésitant pas à s'engager activement dans le processus logique fondamental du développement de la théorie. Ceci avec le chercheur qui se positionne comme observateur, se plaçant sur le même plan que son lecteur, face à des données irréfutables qui mènent à des conclusions non moins irréfutables. Quand le chercheur se positionne de telle sorte qu'il devient un observateur des seules données évidentes et en tire les conclusions évidentes, il se place au même niveau que son lecteur qui, lui aussi, observe ces données et en déduira les mêmes conclusions. Cette identité de perspective donne au lecteur un sentiment de coopération et de solidarité avec l'auteur, ce qui, naturellement, peut influencer le lecteur qui aura plus facilement tendance à accepter la thèse ainsi proposée.

Les outils linguistiques présentés ci-dessus jouent un rôle argumentatif supplémentaire, car ils tissent des liens de solidarité entre l'auteur et son lecteur. La présentation d'une action par des constructions grammaticales ne se référant pas explicitement à un acteur particulier, tout comme le choix de la première personne au pluriel, font participer le lecteur aux actions ou aux opérations décrites, ce qui lui apporte un sentiment de connivence qui le prépare à accepter les nouvelles thèses. J'ai également soutenu que le langage scientifique impersonnel et objectif peut être considéré comme un outil de l'argumentation à part entière en ce qu'il contribue à construire l'*ethos* du chercheur. Si l'écriture scientifique utilise la stratégie de l'objectivité, cela ne provient pas de la nature même de la science, mais du fait qu'il s'agit de la stratégie la plus apte à servir les objectifs de l'auteur. Paradoxalement, elle sert, d'un côté, à occulter la présence de l'auteur dans le texte mais, de l'autre, elle permet de construire son *ethos* comme professionnel expert et expérimenté qui maîtrise les conventions de sa communauté scientifique. En outre, comme nous l'avons vu, elle permet de créer une sorte de connivence entre le lecteur et l'auteur.

Références

- Aristote, *Rhétorique*, 1991, trad. du grec par P. Vanhemelryck, Paris, Librairie générale française, Le livre de poche.
- Bazerman C., 1988, *Shaping written knowledge : The genre and activity of the experimental article in science*, The University of Wisconsin Press.
- Becher T., 1981, « Towards a definition of a disciplinary cultures », *Studies in Higher Education*, 6 (2), pp. 109-122.
- Berman R.A., 1999, « Distancing devices : opening remarks in the panel "Talking and writing about conflict situations at different ages and in different languages" », *International pragmatics conference on pragmatics and negotiation*, Tel Aviv University/The Hebrew University, June.
- Boyle R., 1792, *Works*, 6 vol., London, Éd. T. Birch.
- Bruce N. J., 1983, « Rhetorical constraints on information structure in medical research report writing », *ESP in Arab world conference*, University of Aston, August.
- Daston L., 1992, « Objectivity and the escape from perspective », *Social Studies of Science*, 22 (4), pp. 597-618.
- Halmari H., 2005, « In search of "successful" political persuasion », pp. 105-134, in : Halmari H., Virtanen T., dirs, *Persuasion Across Genres*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- Heslot J., 1982, « Tense and other indexical markers in the typology of scientific text in English », pp. 83-103, in : Hoedt J. et al., dirs, *Pragmatics and LSP*, Copenhagen, Copenhagen school of Economics.
- Hunston S., 1993, « Evaluation and ideology in scientific writing », pp. 57-73, in : Ghadessy M., *Register analysis : Theory and practice*, London, Pinter.
- 1994, « Evaluation and organization in a sample of written academic discourse », pp. 191-218, in : Coulthard M., *Advanced in Written Text Analysis*, London, Routledge.
- Hyland K., 1998, *Hedging in scientific research articles*, Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamins.
- 2001, « Humble servants of the discipline ? Self-mention in research articles », *English for Specific Purposes*, 20, pp. 207-226.
- 2002a, « Authority and invisibility: authorial identity in academic writing », *Journal of Pragmatics*, 34, pp. 1091-1112.
- 2002b, « What do they mean ? Questions in academic writing », *Text*, 22 (4), pp. 529-557.
- Knorr-Cetina K. D., 1981, *The manufacture of knowledge*, Oxford, Pergamon.
- Lakoff G., Johnson M., 1980, *Metaphors we live by*, Chicago/London, University of Chicago Press.
- Latour B., Woolgar S., 1979, *Laboratory life : The social construction of scientific facts*, Beverly Hills, Sage.

- Levenston E., 1976, « Towards a Comparative Stylistics of English and Hebrew », pp. 59-67, in : Fischler B., Nir R., eds, *Ki'lishon 'Ammo : Studies in Applied Linguistics*, Council on the Teaching of Hebrew, Jerusalem.
- Levin B. A., Fein J., Young L., 2001, *Expository Discourse : A Genre-based Approach to Social Science research texts*, London/New York, Continuum.
- Myers G., 1990, *Writing biology*, Madison, University of Wisconsin Press.
- 1992, « In this paper we report... : Speech acts and scientific facts », *Journal of Pragmatics*, 17, pp. 295-313.
- Pera M., 1994, *The Discourse of Science*, Chicago/London, The University of Chicago Press.
- Perelman Ch., Olbrechts-Tyteca L., 1958, *La nouvelle rhétorique, Traité de l'argumentation*, Paris, Presses universitaires de France.
- Popper K., 1978, *Conjectures and Refutations*, London, Routledge/Kegan Paul.
- Riley K., 1991, « Passive voice and rhetorical role in scientific writing », *Journal of technical writing and communication*, 21, pp. 239-257.
- Shapin S., 1984, « Pump and circumstances : Robert Boyle's literary technology », *Social Studies of Science*, 14 (4), pp. 481-520.
- Swales J. M., 1990, *Genre Analysis, English in academic and research settings*, Cambridge/New York/Melbourne, Cambridge University Press.